

JAMES MATTHEW BARRIE

Adieu,
Miss Julie Logan

Un conte d'hiver

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉCOSSE)
PAR CÉLINE-ALBIN FAIVRE

un endroit où aller

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans un glen enneigé des Highlands, le pasteur Adam Yestreen croise la trajectoire d'un être chimérique, Miss Julie Logan... Initialement publié dans le *Times* la veille de Noël 1931, un conte d'hiver fantastique, délicatement angoissant, qui égrène tous les motifs chers à l'auteur de *Peter Pan* : l'ambiguïté du rêve, le pouvoir de l'imaginaire, le monde secret et clos de la jeunesse à jamais perdue.

JAMES MATTHEW BARRIE

Sir James Matthew Barrie, spécimen scots d'un mètre soixante, né en 1860 en Écosse et mort en 1937 à Londres, est un grand romancier et dramaturge du XIX^e siècle dont l'œuvre, quasi inédite en France mais admirée par Proust et Léautaud, a été dissimulée à nos yeux par un gredin d'enfant du nom de Peter Pan. En 2010, Actes Sud avait déjà publié Portrait de Margaret Ogilvy par son fils.

DU MÊME AUTEUR

- DEAR BRUTUS, MARY ROSE*, Rivarol, 1946.
PETER PAN, Gallimard, "Folio Jeunesse", 1988.
ADMIRABLE CHICHTON, Infrarouge, 1999.
LA VIEILLE DAME SORT SES MÉDAILLES,
Infrarouge, 1999.
MY LADY NICOTINE, Le Passeur, 2004.
PETER PAN, Terre de Brume, 2004.
LE PETIT OISEAU BLANC, Terre de Brume, 2006.
PORTRAIT DE MARGARET OGILVY PAR SON FILS,
Actes Sud, 2010.
PETER PAN DANS LES JARDINS DE KENSINGTON,
Terre de Brume, 2010.

Titre original :

Farewell Miss Julie Logan

Éditeur original :

Hodder and Stoughton, Londres, 1932

© ACTES SUD, 2012

pour la présente traduction

ISBN 978-2-330-01474-2

JAMES MATTHEW BARRIE

Adieu,
Miss Julie Logan

Un conte d'hiver

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉCOSSE)

PAR CÉLINE-ALBIN FAIVRE

un endroit où aller

ACTES SUD

CHAPITRE I

LES ANGLAIS

Le 1^{er} décembre 186 –

JE CROIS qu'il est plus sage de s'arrêter ici et de jeter un voile sur la date, de crainte que mon propos ne prenne fâcheuse tournure ou bien ne tombe entre des mains par trop inquisitrices. En revanche, il ne me semble pas contraire à la prudence de révéler le temps qu'il fait. C'est une nuit de bourrasques ; il y a une demi-heure, ces vents imprévisibles ont violemment projeté vers moi les battants de la fenêtre et ils ont traversé chaque pièce afin d'y jouer de la cornemuse : leurs cris étaient ceux de ces officiers de loi qui cherchent à appréhender et à livrer à la justice quelque intrépide ministre scots* – celui-là même qui est

* Le ministre du culte est la figure centrale de la communauté presbytérienne des Auld Lights, berceau familial et culturel de l'auteur. – Les Lowlanders, ainsi que Barrie, parlent dans leur

assis ici et se tient prêt à mettre en accusation apparitions et sorcières. Il y a quelques instants, une autre bourrasque est passée. Ce soir, il me semble presque possible de prendre au piège tous ces vents et de rassembler en un seul et même endroit ces invités qui traversent le presbytère en hurlant ; puis je courrais de porte en porte, je les ouvrerais et les fermerais tour à tour pour devenir alors le chef d'orchestre d'un ensemble au répertoire plutôt lugubre.

J'essaie de m'atteler au Journal que les Anglais m'ont mis au défi d'écrire. Il n'y a aucune raison de le commencer ce soir, car pour le moment pas un flocon n'est tombé sur mon premier hiver dans le *glen**. Ce Journal est censé être le récit de ma vie ici pendant les semaines (certains disent même des mois) où le *glen* est "barré" – ce mot signifie que la personne prise au piège dans le *glen* peut y demeurer prisonnière. Ainsi, si l'on accorde quelque crédit à ces histoires semblables à la

majorité le scots, par opposition aux Highlanders qui pratiquent le gaélique. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

* Vallon enclavé dans la montagne qui renferme le lit d'un torrent et semble n'avoir aucune issue. Barrie s'est inspiré, semble-t-il, du sublime *glen Prosen*, situé non loin de sa ville natale.

brume rampant le long de nos collines – où les Anglais ont dû les ramasser –, il existerait des apparitions nommées “Étrangers”. Sans que vous en ayez conscience, le trouble s’empare peu à peu de vous et vous vous adressez à ces revenants, vous vous promenez en leur compagnie, pensant qu’ils appartiennent à votre monde, jusqu’au moment où, peut-être, ils vous joueront de sales tours.

Bien entendu, ce ne sont que des billevesées enfantées par les superstitions de ce peuple, le pain quotidien de ces hommes et de ces femmes qui sont habitués à travailler au grand air et se croiraient condamnés s’ils demeureraient accroupis auprès de leur pot à sel* ; mais j’ai promis, le sourire aux lèvres, de garder les yeux et les oreilles ouverts, d’être attentif à leurs manigances au sein de mon troupeau et d’en prendre note pour le profit des Anglais, lorsqu’ils reviendront, au mois d’août prochain.

Je suis le révérend Adam Yestreen** et, pour être franc, je n’aime pas le prénom Adam

* Le pot à sel était situé près du foyer de la cheminée, à portée de main de la cuisinière, afin de tenir le sel au sec.

** Ce nom signifie en langage scots “la veille au soir”, à savoir le passé, la nostalgie, et il évoque également

et les associations d'idées malheureuses qu'il engendre*. J'ai vingt-six ans et, bien que long en jambes, je parais peut-être plus jeune qu'il n'est convenable de l'être dans cette fonction sacrée ; je suis glabre sans jamais avoir à me servir d'un rasoir : en effet, voilà deux ans, me semble-t-il, que j'ai cessé de sacrifier à cette habitude.

J'ai obtenu un assez bon diplôme à l'université de Saint Andrews, mais mes Facultés Intellectuelles étaient soumises au joug d'une irrésistible passion : sous son emprise, je repoussais mes livres et je me mettais à jouer du violon. Lorsque je fus nommé ici, il me fallut d'abord me débarrasser du violon avant de faire mon entrée dans le glen ; je m'acquittai de ce devoir en arborant un air faussement humble, bien à l'abri derrière mes trois charrettes remplies de meubles ; mon regard ne quittait point mes chaussures, mais il ne m'échappait pas que, tous, derrière leurs fenêtres, ils m'épiaient – et, tous les miles, le long du chemin qui me menait au presbytère, au moins deux de ces indiscreètes paires d'yeux me scrutaient.

le barde de l'Ayrshire, Robert Burns, qui emploie ce mot dans plusieurs poèmes.

* "Adam" signifie étymologiquement "homme", "terrestre" et "rouge".

Lorsque les Anglais découvrirent à quel point j'étais honteux d'avoir de nouveau cédé aux séductions de mon violon, ils furent assez effrontés pour me prier de leur jouer un air, mais j'espère qu'il n'est point nécessaire de préciser qu'ils durent se retirer, fort dépités. Ici, je n'ai jamais joué de cet instrument en public, mais il se peut que, de temps en temps, je l'aie sorti de son étui pour en caresser les cordes.

Lorsque mon esprit tourmenté contemple le cours de ce monde, c'est moins ma piètre façon de cajoler l'instrument avec l'archet qui me manque que de ne plus entendre des airs tirés par des mains plus habiles que les miennes : je songe aux mélodies écossaises, celles qui évoquent la douceur du foyer ; car, bien entendu, les chansons les plus répréhensibles, celles à la gloire des Stewarts*, ne trouvent pas grâce à mes yeux.

Bien que je ne sois qu'à moitié** highlander, je sais suffisamment de gaélique pour

* Les Stuarts. "Stewarts" était à l'origine le nom de la lignée. Mais James I^{er}, à la suite de sa mère, Mary Queen of Scots, adopta la translittération française du nom.

** Ni tout à fait lowlander ni tout à fait highlander, le narrateur est dans une position ambiguë, voire inconfortable, au sein de sa congrégation, que ce soit

prêcher dans cette langue le jour du sabbat, ainsi qu'il est prescrit ; mais ces pratiques religieuses sont limitées, puisque, de nos jours, à l'exception des dissidents*, il n'y a guère de purs hommes des Highlands dans le glen.

Les Anglais disent que mon presbytère et mon église – qui sont situés à l'écart sur l'une des rives du ruisseau – sont aussi glacés qu'une grenouille, mais il me semble qu'un regard de fierté les embrasse lorsque la cloche sonne, le jour du sabbat. Mon prédécesseur, Mr Carluke, a arraché le poirier qui donnait des cuisses-madame et s'agrippait au mur pignon, parce qu'il considérait que, dans son plein épanouissement (ou ce que les Anglais appellent "être en fleur", une expression dépourvue de galanterie) il donnait au presbytère des allures de femme légère. Des égratignures sur le mur témoignent encore de cette ancienne présence. Autour du presbytère, dans l'enceinte de mon domaine, il y a des groseilliers, des vignes, des framboisiers,

au point de vue linguistique, culturel ou religieux. Il incarne le double visage de l'Écosse, face aux Anglais.

* Barrie emploie un mot scots ambigu : en effet, *stravaigers* a le double sens de "nomade" et "dissident". Il semble qu'il fasse ici référence aux jacobites, aux catholiques.

un merisier et des ruches, tout ce que d'autres désignaient jadis sous le nom de cour, mais que, désormais, je nomme jardin – en outre, j'ai apporté d'autres améliorations.

Le merisier est le seul arbre que je possède, mais, non loin de lui, se trouve un petit bois de sapins et de bouleaux, sillonné par un chemin, depuis fort longtemps appelé le chemin de la Méditation : il tire son nom de tous ces nombreux ministres qui l'ont emprunté, monté et descendu, les mains dans le dos, avant de sacrifier aux offices. J'essaie de les imiter, mais ils étaient plus pénétrants que je ne le suis et j'oublie souvent de penser, m'y étant pourtant rendu dans cette disposition d'esprit. Autrefois, un écureuil fréquentait ce bois et adoptait, pour ainsi dire, les ministres les uns après les autres, puis acceptait de leurs mains des noisettes, tandis qu'il méprisait toutes les offrandes émanant des laïcs ; mais je ne l'ai jamais vu et mes détracteurs, qui sont en nombre (bien que j'aie le sentiment d'être plutôt apprécié dans l'ensemble), disent qu'il a déserté le bois en guise de représailles, parce que je prêchais en robe*.

* Ceux dont Barrie se moque ici gentiment sont des épiscopaliens (qui ont la faveur de la Couronne),

Dans son ensemble, le presbytère a beaucoup de caractère et, bien entendu, je suis particulièrement fier du cabinet de travail, qui fait également office de salon. Celui-ci et la salle à manger sont les deux seules pièces de tout le glen (si l'on excepte la Grande Maison) dépourvues de lit. Je mentionne ce fait non par suffisance, dans l'idée de montrer le train de vie qui est actuellement le mien, mais pour avancer la preuve que nous sommes un peuple économe, quoique très correctement mis le jour du sabbat. Certains ont également le ventre plein et il n'est pas rare qu'ils mangent du porridge préparé avec de la bière de porteur* plutôt qu'avec du lait.

Les chaises foncées de crin de la salle à manger constituent le plus grand raffinement de mon intérieur ; toutefois, cette pièce est plutôt réservée aux grandes occasions et, si vous vous fiez à la manière dont la cheminée tire, vous pouvez deviner que l'on y séjourne rarement. Je mentirais en affirmant que je m'y sens à mon aise, tandis que je ne gravis jamais l'escalier pour pénétrer dans mon cabinet de

par opposition aux *covenanters*, les presbytériens les plus intégristes.

* Bière à haute teneur en alcool.

travail sans ressentir une certaine fraternité, et ce sentiment est, disons-le, réciproque.

Mon cabinet de travail ne me semble jamais plus attrayant qu'au moment où la lampe est allumée et que le feu mourant projette des ombres dansantes sur mes rideaux rouges*, lorsque j'admire le foyer blanchi** et le tapis en patchwork qui l'orne. C'est une cheminée ouverte, sans pare-feu ; j'avais honte de tout ce bois consumé et de toute cette tourbe éparpillée dans un désordre de cendres, jusqu'à ce que les Anglais me fissent remarquer que les cendres entassées sont un ornement de choix ; depuis lors, j'entre régulièrement en conflit avec ma servante, parce que, chaque jour, elle veut les débayer, n'ayant pas l'esprit de considérer qu'elles enrichissent mon foyer.

Des rangées de livres – des livres imposants, de ces livres qui inspirent à certains membres de ma congrégation de la reconnaissance à l'idée de n'avoir pas appris à lire – tapissent

* Une couleur ambiguë, symbole de l'Angleterre qui oppresse les Écossais (couleur de l'uniforme des Anglais), mais également couleur du drapeau des jacobites : une rose blanche sur fond rouge.

** On blanchissait le foyer ainsi que les pas de porte avec un morceau de calcaire ou une substance argileuse blanche, le samedi soir, en vue du sabbat.

le mur sur presque toute sa surface – il y a notamment deux bibliothèques encastrées – et lui donnent un air austère. Néanmoins, c'est une pièce qui dit à tous ceux qui ont du caractère : “Entrez et prenez une chaise, mais pas n'importe laquelle, la meilleure !” Celle-ci est la noble chaise – son siège est troué d'une manière charmante –, qui offre généreusement son haut dossier au visiteur. Je ne l'occupe que rarement, excepté certains après-midi, le jour du sabbat, lorsque les deux offices m'ont un peu fatigué, mais le docteur John s'y enfonce aussi naturellement que s'il l'avait achetée lui-même aux enchères. Les meubles que Mr Carluke n'emporta pas avec lui furent mis à prix à de telles enchères ; et, dans l'inventaire, il était fait mention, parmi les meubles du cabinet de travail, d'“une chaise de servante”, ce qui intrigua certains des enchérisseurs, mais je compris immédiatement le sens de cette dénomination. Cela signifie, et ce n'est pas à son honneur, qu'une chaise de cuisine était remise ici et dévolue au seul usage de la servante, ce qui implique que les lectures et les commentaires religieux de la famille avaient lieu dans cette pièce aussi bien le matin que le soir, ce qui signifie, là encore, qu'il petit-déjeunait

et dînait là, car il n'aurait pas entretenu deux feux. À cette idée, je souris avec indulgence, car il donnait l'impression, lors de cette soirée passée en sa compagnie, que la salle à manger était son refuge attitré.

De l'autre côté du ruisseau, mais tout de même assez près pour me permettre de garder un œil attentif sur ses habitants, s'alignent les Cinq Maisons, qui abritent – les Anglais ont tort de dire cela, mais ils sont sans malice – toute la congrégation sur laquelle je peux compter en cas de tempête. À l'opposé, il y a beaucoup de petites fermes dans le glen, aux côtés de cabanes de bergers et de bicoques destinées aux journaliers, et, parfois, sur le bord de la route, on trouve une construction faite d'argile et de mottes de tourbe, refuge d'un homme ou d'une bête. Lorsque je frappe à la porte, je me demande de temps en temps, assailli par le doute, qui va venir me répondre.

Les Anglais, qui emploient ostensiblement, par jeu, nombre d'anciens mots que même les Highlanders ont oubliés, appellent les Cinq Maisons le *clachan**. Ce sont des maisons à

* Nom que les montagnards donnent aux villages et bourgs situés sur les frontières des Highlands.

un étage, blanchies à la chaux et couvertes d'un toit de chaume. Chacune d'entre elles (au grand étonnement des Anglais) possède un couloir. Nous sommes peut-être pauvres, disent les Écossais, mais notre porte d'entrée ne s'ouvre pas directement sur une pièce. Leurs portes font face à la route qui mène au glen, sur laquelle pousse une herbe drue et penchée, en lignes parallèles semblables à des rangées de pommes de terre ; les carrioles qui ne prennent pas garde aux ornières sont drôlement secouées. Un des Anglais m'a dit que sa voiture le projette quelquefois si haut qu'à cette altitude il aperçoit des petits lochs jusque-là inconnus, où il arrête sa monture pour y pêcher. Les Anglais ont de nombreuses vertus mais, hélas, les plus nobles leur font défaut : ce sont des hâbleurs de premier ordre.

Si l'on excepte la période pendant laquelle elle loue aux Anglais la demeure que l'on désigne familièrement comme la Grande Maison, et qui n'est que la maison de Mrs Lindinnock, la carriole ne transporte qu'un seul passager, celle que l'on surnomme (mais on ne le lui dit jamais en face) la Vieille Dame. Elle possède deux poneys fougueux, mais ils sont moins fougueux

qu'elle. Lorsqu'elle loue la Grande Maison, elle part vivre à Édimbourg ; et, hormis votre serviteur, par le fait de sa fonction, elle est le personnage le plus important du glen. Elle a toujours été une amie dévouée ; mais, quelquefois, alors même qu'elle est une femme très distinguée, un certain laisser-aller dans le langage m'oblige à la réprimander. Je suis bien chagriné d'avouer que cette dame, quoique très estimable à de nombreux égards, joue aux cartes : je l'y ai surprise une fois. Son adversaire était un horloger, un de ces hommes qui traversent tout le pays, une boîte en bois remplie de montres sur le dos, et une douzaine de toquantes supplémentaires dans les nombreuses poches de leur gilet. Ils jouaient de fortes sommes, la Vieille Dame était assise sur le rebord d'une fenêtre, et l'homme à l'extérieur, sur sa boîte. Je songai que leur disposition était censée préserver leur différence de rang social ; mais, lorsque je l'interrogeai à ce sujet, elle me répondit que cela avait pour but d'assurer son salut : les joueurs se tenant de chaque côté de la fenêtre, la malédiction pouvait ainsi s'en aller*.

* Le jeu était considéré comme un péché.

Parfois, elle fait montre d'une ruse inimaginable pour une femme si vieille et si petite et, à présent, voilà que je fais allusion à ma robe. Peu de temps après mon installation, les dames de la congrégation m'offrirent une robe, et cette femme, la plus riche de la communauté, était à l'origine de ce présent de prix ; bien que je fusse fier de porter ma robe (sans vanité aucune), certains membres soutenaient l'idée que cela me donnait une dégaine catholique. Avouons-le, la congrégation était divisée à ce sujet et, certains sabbats, j'étais tout à fait déchiré, ne sachant pas ce qui convenait le mieux : la porter ou non. Toujours, on décidait à ma place, car la robe disparaissait à la fin de la semaine et était de nouveau pendue au clou le lundi matin – vraisemblablement, l'œuvre de la ligue antirobe. Dans ces moments-là, bien sûr, je remplissais mon devoir sans elle ; la tension était si forte de part et d'autre que, lorsque je prenais place en chaire, je ne pouvais manquer de remarquer que chacun tirait sur la manche de son voisin afin d'attirer son attention sur la situation.

Ils inventèrent l'expression "une robe de sabbat". Je pris l'habitude de la cacher, mais quelle que fût l'identité des scélérats (et je

savais qu'ils se trouvaient assis dans* leur banc en face de moi, adoptant l'air de gens qui, de leur vie, n'ont jamais entendu le mot "robe"), la plupart du temps ils trouvaient ma cachette. Je me souviens d'une longue nuit, un samedi, j'étais assis sur la robe et je travaillais à mon sermon, lorsque la nouvelle d'un incident se répandit parmi mes fidèles. La Vieille Dame, très compatissante, me pressa d'exposer le problème devant la session** – ce que j'escomptais faire pour lui rendre justice, et parce qu'elle en était le membre le plus remarquable, jusqu'à cette découverte (qui aurait pu le deviner ?) : c'était elle la mécréante en question ! Je remis la Vieille Dame à sa place.

Celle-ci est de retour, car il y a longtemps que les Anglais sont partis et on ne les apercevra plus dans le glen avant l'année prochaine, lorsque reviendra la saison de la chasse. Le jour de leur départ, ils ont traversé le ruisseau, afin de me rappeler qu'ils se réjouissaient par avance à l'idée de lire mon Journal et, alors que je protestais, répliquant que je ne savais

* Banc encastré dans un compartiment.

** La session est la réunion des membres les plus âgés d'une congrégation presbytérienne.

par où commencer, ils me répondirent, avec l'audace qui les caractérise : "Vous pouvez commencer en parlant de nous." Je les ai pris au mot, les étudiant à loisir si discrètement qu'ils n'en étaient pas conscients et, pendant tout ce temps, ils s'imaginaient que j'étais celui qui faisait figure d'amusement.

Comme je le disais, j'ai découvert à quel point ils peuvent être aimables – aussi longtemps que vous vous évertuez à les comprendre, en faisant des efforts qui dépassent ceux que vous feriez pour comprendre votre propre peuple... La gamme étendue de leurs kilts colorés est une source d'agrément pour le regard – pour nous qui, dans le glen, ne portons que des pantalons. Ils font preuve d'un heureux talent : ils savent profiter de l'existence, et ce trait de caractère présente une sorte d'attrait pour les natures plus profondes mais aussi, indubitablement, pour celles qui ont l'esprit plus lent.

Ce sont des paniers percés et il est impossible de décrire à quel point ils sont dispendieux ; Posty – une source fiable – m'a informé qu'ils recevaient par la poste des vers de terre dans des boîtes de conserve !

On peut tout obtenir d'eux sur simple promesse d'un gain, et Posty fut prompt à

s'en apercevoir ; à mon grand désespoir (car je suis abstème), il a bu beaucoup de verres de —, qui lui ont été offerts. J'ai remplacé ce mot par un tiret parce qu'à présent je me rappelle les événements tels qu'ils se déroulèrent à l'époque et je crois n'avoir jamais entendu aucun habitant du glen prononcer ce mot. Par conséquent, on pourrait dire (en les imitant) que c'est du —. Ils vous invitent à les accompagner et vous seriez bien stupide de ne pas comprendre le sens de cette invitation.

Lorsqu'ils parlent d'un ami, une phrase est parfaitement intelligible même si elle ne comporte que ces mots : "C'est celui qui, un jour de marché" ; ils se fient au bon sens de leur interlocuteur pour en combler les lacunes. De la même manière, ils disent : "Il n'est jamais à moins qu'il ne soit accompagné" ou bien : "C'est qu'il est en ce moment, parce qu'il est du genre solitaire."

Or les Anglais, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, sont différents et ils appellent un chat un chat et, hardis en diable, ils disent, fiers de connaître le mot, *usquebaugh**. Pour cette raison, je soutiens qu'ils

* "Whisky" en gaélique.

se tirent de ce mauvais pas avec plus d'honnêteté que nous, mais également avec moins de pudeur.

Ils se montrèrent accueillants avec moi et, un jour, me conduisirent à la Grande Maison ; au dîner, ils me placèrent à côté de la femme la plus séduisante et, de l'autre côté, s'assit l'homme le plus populaire afin de compenser le vide occasionné par ma présence. Ils sont si bien intentionnés que cela les vexerait s'ils s'apercevaient que je ne suis pas dupe et, bien sûr, je n'ai pas relevé cette offense ; mais il est très peu de détails qui échappent à mon observation. Le jour du sabbat, il s'en trouvait toujours quelques-uns à l'église et, généreux, ils manifestaient force égards pour le plat de quête, mais la paresse les empêchait de tourner les pages de la Bible. Quand de nouveaux venus les rejoignaient, on les amenait ici pour voir les chiens de berger présents à l'église ; en vérité, j'ai tranché : la seule chose que les Anglais tiennent pour certaine au sujet de la religion écossaise, c'est la présence des chiens de berger dans les bancs.

Les Anglais produisent un contraste immédiat avec le précautionneux Écossais que je suis. Concernant les fondements de la religion – quand il a le temps de réfléchir –, il

est de loin le plus pénétrant, mais ils sont si vifs d'esprit !

Lorsque je dînai avec eux ce soir-là, la conversation roulait peut-être sur des questions que je maîtrisais mieux qu'aucun d'entre eux, mais ils passaient déjà à un autre sujet avant que je n'eusse le temps de prendre de l'assurance et d'ouvrir la bouche. J'offris le plus pitoyable des spectacles pendant un long moment, car je me retrouvai incapable non seulement de dire la moindre chose digne d'intérêt mais aussi de prononcer ne serait-ce qu'un mot, même le plus vain. Un homme est-il jamais plus seul en société que lorsque les mots l'abandonnent et qu'il se trouverait fort reconnaissant si seulement il pouvait s'écrier : "Agamemnon !" ? Que n'aurais-je point donné, lors de ce dîner, pour avoir un dictionnaire sur les genoux afin d'en tirer un mot !

L'homme qui me faisait pendant à table auprès de la dame dont j'étais le chevalier servant lui fit une remarque flatteuse : "Vous êtes très en beauté ce soir..." (ils persévèrent dans les choses superficielles), et il me demanda, en se retournant vers moi, si je partageais son avis. Il s'agissait peut-être d'une marque de courtoisie : entraîner le muet dans la conversation

– une de leurs louables qualités –, mais être abordé si brutalement et sommé d’exprimer mon avis sur l’apparence d’une dame, qui plus est en sa présence, me déstabilisa et je ne pus offrir que cette réponse : je ne m’étais pas suffisamment penché sur cette question et je n’étais donc pas en mesure de porter un jugement définitif. À ces mots, elle baissa rapidement la tête, comme si, soudain, elle avait trouvé grand intérêt à contempler ses pieds, mais la réflexion fit naître en moi un soupçon : n’était-elle pas soucieuse de me dissimuler sa moue ? Ils sont de grands experts ès grimaces ; il est trop tard ; elle ne saura jamais que je suis capable de dire une chose galante s’ils veulent bien m’accorder un peu de temps.

Leur manque de considération est quelquefois cruel, mais leur comportement me montre à quel point le mien n’est pas meilleur et j’en suis attristé.

Lorsqu’ils me saluèrent, aux Cinq Maisons, leur départ ressembla à un envol d’oiseaux. À l’instar du poète, on peut dire qu’ils semblèrent emporter le soleil dans leurs poches.

Au presbytère, je leur avais montré mon cabinet de travail, cette pièce où je viens de m’asseoir (avec pour toute compagnie ce vent

qui n'en finit pas de tout saccager), et j'avais spécialement attiré leur attention sur ce que j'ai appelé la pièce maîtresse de mon ameublement, les deux bibliothèques encastrées remplies de volumes théologiques et de classiques épais à la reliure quelque peu gondolée. Mes amis poussèrent les hauts cris devant toutes ces lectures censées m'occuper pendant la période où le glen serait barré et ils reniflèrent (poliment) l'odeur stagnante de mon douillet cabinet de travail, ne comprenant pas – à leur place, n'importe quel presbytérien l'aurait compris – que ce qu'ils prenaient à tort pour une odeur de renfermé était en vérité la noble fragrance de l'érudition.

Les dames, qui, gentiment, voulaient me faire enrager, dirent que j'avais besoin non pas d'un Journal, mais d'une femme. Sur quoi, elles s'apprêtaient à quitter les Cinq Maisons et à monter dans leurs voitures, quand je réagis : " Mais qui me prendrait pour époux ? " Je ne faisais pas une demande en mariage, mais toutes les femmes s'écrièrent : " Moi ! " et elles feignirent de sauter à bas de leurs carrioles. Je comprends fort bien, à présent, qu'elles s'employaient à me mettre le grappin dessus.

Cette race étrange est ainsi faite et cette extraordinaire scène vous en donne un

aperçu : frivoles et enjoués, les Anglais peuvent atteindre le summum de cette désinvolture si française. J'affirme qu'ils m'ont déjà complètement oublié, avant même d'être sortis du glen, et qu'ils ne penseront pas une seule fois au Journal ; d'ailleurs, alors que je considère mes imposantes rangées de volumes – et cette collection ne me doit rien –, je regrette d'avoir appelé cela un Journal, car ce mot n'est pas de très bon augure dans ce presbytère.